

Les Copains d'la neuille

En ce numéro : **Illustration :** SCL ; **Page centrale :** 1975 : Léo Ferré en Suisse de Claude Braun, Michelle Senlis/Claude Delécluse, Des dates jusqu'à l'hiver ; **La mémoire et la mer :** 1954 Le piano du pauvre, 1959 La mauvaise graine, Lettres non postées (Les Étoiles et CD Michel Bouquet), L'intégrale Déjazet ; **CD :** Ferré Flamenco, Caussimon en trois mots, Jacques Déljéhier chante Léo Ferré vol. 2 ; Fiori d'amore e d'anarchia, Serge Bellego chante Léo Ferré ; Métamuzik Hommage à Léo Ferré ; **Radio/Télévision :** Les greniers de la mémoire, Les archives de l'INA ; **Spectacles :** J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans, Deux libertaires en liberté, L'incanto della rivolta, Les noces de Londres, Je n'suis pas Léo Ferré ; **Livre :** Jours d'orage ; **Divers :** La marge, Du côté de chez Léo, Volti della memoria.
Supplément : Les Lettres non postées, un livre rêvé de Jacques Layani.

Éditorial

Sur la scène

Léo sur la scène, c'était la rencontre de l'artiste dans son atelier, l'artisan dans sa fabrique à chansons. Un peu comme dans une dépendance, la pièce attenante, celle des finitions et de la dernière touche. Il entrait dans cette pièce comme dans sa cuisine et allait répétant qu'il détestait ce lieu d'un autre exil, celui des travaux forcés.

On le savait. Mais on jouait le jeu. Lui aussi, à grimer l'habitude en passion. Il venait, à chaque fois, pour un concert différent, avec de nouvelles chansons mêlées aux anciennes. Pour ne pas jouer à Ferré. Pour ne pas bégayer sa vie d'artiste.

Le plus souvent, dans nos moments sans lui, nous vivions d'illusions. Un trentetrois tours sur la platine, *Poète... vos papiers !* à portée de coeur, on patientait.

Le concert de Léo faisait appareiller. Arrivait des coulisses un « mec à cheveux blancs, avec sa tête qui ressemble à un trapèze ». Les lieux communs détalait. Il n'y avait ni gorge nouée, ni souffle coupé. On pénétrait d'autres expressions, d'autres sens, une saison subsidiaire. Les mots sortaient de leur typographie, la poésie prenait son sexe. Une voix teintée de soie, doublée de roc, lançait l'ancre, se fichait dans l'intime. La salle balançait dans cette voix, d'un piano à une bande d'orchestre. On n'allait pas voir un Dieu, on n'allait pas écouter un Maître. On n'empruntait pas les ruelles du béat et du liturgique.

Simplement, on était bien dans une salle où il chantait. Ses chansons aidaient notre métier d'homme à quitter les enfermements, à ajouter les convictions, une sorte de remise de peine. Elles ouvraient sur des musées imaginaires, sur des bibliothèques dévorées, sur des rencontres impensables. Armées de mécanismes prodigieux, elles n'explosaient pas que dans l'instant. Un effet retard multipliait l'onde, accroissait la réplique. Il les lançait, à mesure que passaient les concerts, de plus en plus immobile, sans mise en scène, sans surcharge, nues. On les écoutait comme on fréquentait d'autres « fraternitaires », les couleurs agrigentes de Nicolas de Staël, « l'horlogerie de l'âme » d'Antonin Artaud, les leçons du vent de Claude Debussy. Dans l'effarement de la beauté. Plein de procurations pour des contrées indéfinies, là où le mystère se lie au regret, où pousse une mauvaise graine, « des mots imaginés qu'on parlera demain ». Léo décollait quelques étiquettes illisibles autour de la chanson à texte... Il définissait une Chanson

d'Art où se croisaient les sentiers de la création et les pas d'un artiste sans idéologie, si ce n'est celle de ses révolutions, une chanson où le majeur exhaussait le mineur.

Il effleurait les premiers rangs de sa *Chanson triste*, plantant dans nos yeux un bleu regard qui ne mentait jamais. La séduction se mettait au travail, dans son sens le plus étymologique, celle qui attire à l'écart. Il nous mettait ailleurs, on le mettait ailleurs. Sans chaire, ni tribune. Il fallait accepter ceux qui venaient chercher des mots d'ordre, ceux qui gaspillaient des applaudissements décalés. Nous, on voulait des mots de désordre, des mots anars de coeur et d'esprit, des métaphores mauves, une esthétique, un supplément d'arme.

Nous battions dans nos fauteuils une chamade mélancolique, un affolement désordonné : la brûlure de l'instant, la mémoire à l'oeuvre, l'oubli épuisé. Le concert se gravait, piraté dans des sillons mentaux, en prévision des jours pires, quand on passerait au testament, à la voix tue.

Au baisser de rideau, il fallait fuir, ne pas casser le silence revenu, se détourner de la loge d'artiste, s'emmitoufler dans ses provisions. Sur un songe, déjà sur des promesses.

Aujourd'hui, tout est imprimé de ses concerts dans une v.o. lumineusement sous-titrée. Les couleurs ne passent pas, le son garde une haute fidélité. On est à perpétuité dans la salle où chantait Ferré.

François André

Les copains d'la neuille est publié grâce au soutien de **La mémoire et la mer**, 1, avenue Henri-Dunant, 98000 Monaco
Tél : 00 377 92 16 75 30
ISSN : 1771-0871

Directeur de publication, rédacteur : **François André**
Avec la collaboration de **Claude Braun**, **Jacques Layani** (sauf pour la rubrique Livres)
Lettrage du titre : **Charles Szymkowiak**
Maquette et mise en page : **Rinaldo Maria Chiesa dit Rinaz**

ABONNEMENT :
12 € pour 4 numéros
A : François André, 111, clos des libellules, 73290 La Motte-Servolex
ANCIENS NUMÉROS :
3 € le numéro, les 9 numéros - inclus le CD du n° 7 : 25 €
COURRIEL :
francoisandre2@club-internet.fr
PAGE INTERNET réalisée par **Patrick Dalmasso** :
bientôt sur **Léo.com**

LÉO FERRÉ / SCL

SCL présente ainsi leur site Internet :
« Le site SCL a été créé en 1999 afin de faire partager l'amour que nous avons pour cet immense artiste et aussi pour renseigner le mieux possible toutes les personnes sur son oeuvre et sur sa façon de voir la vie. Sa générosité n'a pas été vraiment bien perçue du grand public qui ne recevait par les médias qu'une image caricaturale des plus déplaisantes, image tellement lointaine de la réalité. Nous espérons donc qu'avec le temps, cette image s'effacera et laissera la place au vrai visage de Léo, cet homme rempli d'amour pour son prochain. Il aurait voulu que la musique et la poésie soient à la portée de tout le monde et non réservées à une minorité de privilégiés. Il se sera battu jusqu'au bout contre ceux qui l'empêchaient d'ouvrir cette porte pour qu'enfin la beauté soit offerte à tous... »

« Avec le coeur battant jusqu'à la dernière battue... »

Chris et Sylvie



Les Copains d'la neuille

Il y a quelques jours, Daniel Barenboïm déclarait dans une émission de radio¹ : « La musique n'a jamais été une profession, elle a toujours été un style de vie » (« *Music was never a profession, music was always way of life* »). Le même jour, dans un article du *Bund*, grand quotidien de Berne, le chef d'orchestre Andrey Boreyko faisait le bilan réjouissant de sa première saison à la tête de l'Orchestre symphonique de Berne en indiquant comme cause principale de son succès « la belle et créatrice confiance réciproque entre lui et l'orchestre » et la reconnaissance des qualités de chaque musicien, de chaque musicien.

Les concerts de l'Orchestre symphonique de Berne se donnent dans la grande salle du Casino de Berne, imposant édifice datant de 1908, situé au centre de la vieille ville, entre la Cathédrale et le Parlement de la Confédération.

C'est là que Léo Ferré a dirigé « son » orchestre, le jeudi 13 février 1975.

Il y a plus de trente ans, il était déjà l'incarnation de la confiance qu'évoque Boreyko et il était bien fort que la musique n'est pas une profession.

Cette tournée helvétique, débutée le 9 février 1975 à Montreux, est sa première tournée avec un orchestre symphonique et... la réalisation d'un rêve d'enfant. Nous connaissons tous l'histoire de Léo dirigeant, enfant, un orchestre imaginant du haut des remparts de Monaco « mais pouvons-nous réellement imaginer la ténacité, la patience, la force, l'intelligence et le talent qui l'ont mené jusque là, debout, face au public face à l'orchestre, avec dans ses mains, Beethoven, Bartok et sa propre musique ? Je ne vais pas reprendre l'itinéraire de cet artiste majeur du XX^{siècle}.

Des biographies l'ont fait, bien qu'il me semble simpliste de réduire la carrière d'un Ferré à une ligne droite chansonnette-poésie-musique, ce qui est trop souvent le cas. Un être aussi profondément créateur, novateur brillé de mille facettes et son génie échappé à l'analyse. Mieux vaut parler des *Cheminis de Léo Ferré*.

Un bout de chemin passe par les bords du Lac Léman ou Lac de Genève, comme disent les Suisses. D'abord la fin d'une histoire, une rupture sans doute nécessaire. C'est en mai 1973 que Paul Castanier finit à seize ans de collaboration : deux de leurs dernières dates furent Lausanne, le 16 mai, et Montreux, le 3 février. Ensuite, une formidable résurrection symphonique, le 9 février 1975 au Palais des Congrès de Montreux, une soirée comme un envol vers de nouveaux horizons qui ne cessent de nous fasciner.

Que s'est-il passé entre mai-1973 et début 1975, période charnière dans la vie de Ferré ?

Jusqu'en 1973, aux yeux et aux oreilles du grand public, Léo Ferré était avant tout chanteur. De cette « race supérieure » que l'on estampille du titre d'« auteur-compositeur-interprète », même si dans certains cas ses auteurs étaient Villon, Verlaine, Baudelaire, Rimbaud, Apollinaire... qu'il nous a faits découvrir. La chanson française de qualité, sous le logo « Brel-Brassens-Ferré », se portait plutôt bien, même si l'association de ces trois grands artistes ne correspond à aucune réalité artistique et qu'elle a eu longtemps pour effet d'écraser de son poids historique bon nombre d'artistes talentueux plus jeunes.

Ferré chanteur était malgré tout déjà perçu de façon particulière puisque en un peu plus de deux décennies il avait abattu quelques unes des carrières entre les genres pour se retrouver en véritable idole des jeunes.

Notre fameux « grand public » connaissait donc Léo Ferré avec ses longs cheveux blancs, reconnaissait son talent et n'y était en aucun cas indifférent. On l'aimait ou on le détestait, et dans ce dernier cas, cela tenait moins à ses disques qu'à la définition que l'on donnait au mot « anar » et à certains journaux et autres médias bricolant rageusement dans le superficiel.

En 1972, parait le disque *Léo Ferré chante et dirige La chanson du Mal Aimé* de Guillaume Apollinaire, ce qui aurait dû nous mettre, nous, grand public, sur la voie... Pourtant, en 1973, je ne savais pas (comme la majorité des Français ?) que la sœur de Léo, Lucienne, s'était mariée le 29 octobre 1940 ! Que c'était à cette occasion que Ferré composa sa première partition, un *Ave Maria* pour orgue et violoncelle. Que Ferré était musicien avant tout avec déjà quelques étapes prestigieuses à son actif. Il avait mis en musique *La chanson du Mal Aimé*, l'avait dirigé à Monaco en 1954 et enregistré en 1957 à la Mutualité à Paris avec l'orchestre de l'OKRA. Qui pensait en 1973 à Ferré concepteur et animateur, dès 1947, d'émissions de radio sur la musique classique (dans la première de la série des *Musiques byzantines*, sur Paris-Inter, le 17 octobre 1953, il programme déjà le *Concerto pour la main gauche* de Ravel que nous retrouverons plus tard) ? Ajoutons encore quelques musiques de film et nous voilà bien forcés de reconnaître que l'image que nous avions de Léo Ferré à l'époque de sa séparation avec Paul Castanier n'était que rudimentaire.

Alors... que s'est-il passé entre mai 1973 et février 1975 ? La réponse est simple : une passion libérée et une rencontre. Les deux vont souvent de pair.

Léo Ferré a de nombreux contrats à honorer et, se retrouvant sans pianiste, il va demander à Richard Marsan de lui préparer des bandes-son pour ses concerts. C'est ainsi paré qu'il participe en juillet 1973 au Festival de Musique de Vence créé l'année précédente par Ivry Gitlis. Le grand violoniste avait invité, entre autres, un jeune pianiste de trente et un ans, Dag Achatz. Né à Stockholm d'une mère suédoise et d'un père autrichien, tous deux musiciens, Achatz a grandi en Suisse où il est entré au Conservatoire de Genève à l'âge de huit ans. Sa biographie et ses prix sont impressionnants. Il a été longtemps considéré comme l'un des plus extraordinaires pianistes de sa génération et l'enregistrement de sa transcription pour piano du *Sacre du Printemps* de Stravinsky est célébré comme l'une des plus grandes réussites du vingtième siècle ! Remettant lui demanda la transcription pour piano de son ballet *Fancy Free* ainsi que des danses symphoniques de *Wex Slax Story*. Il a été soliste sous la baguette de Léonard Bernstein, Celibidache, Kertesz, Zimmann, Kamu et d'autres. Dans la musique de chambre, il a joué avec le Da Ponte Quartett, avec Barbara Hendricks, Birgit Finila, Hugues Cuénod et Joanna Porackova. Il a enregistré des dizaines de disques, il est spécialiste de

Gerschwin, Debussy, Ravel, Scriabine, Schumann, Liszt, Grieg... Il est loué par la presse internationale et soutenu par un public fidèle à travers le monde.

« Le chanteur de variétés » et « le pianiste classique » se croisent donc à Saint-Paul-de-Vence. Leurs carrières réciproques s'en verront bouleversées. La première rencontre est brève, l'un arrivant et l'autre sur le départ mais le courant passe immédiatement entre les deux hommes : « J'aimerais bien entrer dans la musique classique » déclare Ferré à Achatz. Quelques semaines à peine après sa tournée piano-voix et la rupture avec Paul Castanier, sa décision semble prise : il veut diriger sur scène et face au public un orchestre classique. Sa vision est claire : il sent *Coriolan*, *La mort des loups* et toute La Musique sortir enfin de son coeur et couler le long de ses bras grands ouverts pour communier « La Joie » avec son public, celui qu'il connaît, respecte et tutoie comme nul autre.

À sa requête, Dag Achatz lui envoie un de ses disques (*Le Concerto pour la Main Gauche* de Ravel) sans trop espérer de réponse. Celle-ci arrive pourtant sous forme de coup de téléphone à deux heures du matin : Léo lui demande de ne rien signer pour le mois de février suivant (1974) ! Le pianiste qui ne connaissait pratiquement que *Paris canaille* et *Avec le temps* (chansons qu'il adore) avait semblé très impressionné par *La chanson du Mal Aimé* que Léo Ferré lui avait envoyé en échange. Ils sont prêts pour une collaboration, Ferré lui demande une transcription pour piano de *La chanson du Mal Aimé* et Dag accepte. Ce sera sa toute première transcription pour piano, d'autres suivront, notamment celle, célèbre, du *Sacre du Printemps*... Un jeune pianiste aura trouvé sa vocation grâce à Léo. Il lui en sera toujours reconnaissant.



Quant à Léo Ferré, il ne sera plus jamais le même. Il est en route vers le Léo que nous avons découvert sur le disque *Je te donne*, un Ferré qui nous emmènera vers *L'opéra du pauvre* et au-delà, 2006, l'*Odyssée* de la Musique.

En cette fin d'été 1973, un chanteur français que l'on disait « exilé » en Italie, un peu comme on dirait qu'il partait en retraite dorée, retrouvait l'enthousiasme et la fougue de ses vingt ans. Du moins, c'est comme ça que je l'imagine préparant avec Dag Achatz, venu le rejoindre en Toscane, un spectacle d'un genre nouveau. Sa carrière était en pleine évolution, en transition. Ferré musicien devait reconnaître en chaque note une transition, sentir la fluidité de la musique comme celle du temps balayant son passé et coulant vers un avenir passionnant.

Parallèlement (?), il donne de nombreux spectacles à travers la France et au Québec, s'accompagnant au piano et utilisant les bandes sonores enregistrées. Léo Ferré avait demandé à Dag Achatz de réserver le mois de février 1974. Pari tenu, Paris Opéra-Comique du 8 février au 1^{er} mars, les voilà en compagnie de Janine de Waleyne pour des concerts inattendus du grand public : *La chanson du Mal Aimé* en première partie et *Et...Basta* ! avec de nouvelles chansons en seconde partie ! Quelle vague de bonheur pour fêter une année qui allait lui en apporter beaucoup, de tous ordres. Il est étonnant et même choquant que les biographes de Ferré ne s'attardent pas plus sur ces années 1974-1975, à mon sens vraiment exceptionnelles. Ses textes y ont pris une autre forme et sa musique s'est libérée d'un système quasi imposé dans le monde de la chanson. Rappelons qu'il a enregistré les albums *Et...Basta* ! en novembre 1973 et *L'espoir* en janvier 1974.

L'orchestre s'est fait symphonique, ses mains se sont ouvertes vers les musiciens. Sans diplôme ni baguette. Le miracle a bien eu lieu puisque, loin de se réduire à la réalisation d'un rêve d'enfant, les concerts « classiques » ont été un énorme succès : en 1975, plus de cent mille spectateurs en Suisse, en Allemagne, en Belgique et en France ont partagé l'émotion de la musique loin des « salons lustrés aux lustres vénérés et des concerts secrets aux secrets crinolines »².

Au cours de l'année 1974, les acteurs se mettent en place et de rencontre en rencontre la scène et les décors s'imposent d'eux mêmes pour une grande première musicale.

Alors que les professionnels de la musique et le milieu en général se moquent ouvertement du projet de Ferré de travailler avec un orchestre symphonique, les portes s'ouvrent au bout du lac Léman, à Montreux. C'est Dag Achatz qui va présenter Léo à Dmitry Markevitch. Ce dernier, frère du compositeur et chef d'orchestre Igor Markevitch, est un violoncelliste de renommée internationale, connu pour ses recherches autour du violoncelle. Il a ainsi retrouvé, entre autres, deux manuscrits des *Suites* de Bach et une Sonate pour violoncelle et piano de Beethoven, *Opus 64* (c'est lui qui en 1992 enregistre pour la première fois les sept sonates pour violoncelle et piano de Beethoven). C'est lui qui fonde à Montreux l'Institut des Hautes Études Musicales, une école pas comme les autres puisque les étudiants étaient tous déjà musiciens et musiciens diplômés venus parfaire leur savoir. Des « master class » dont les professeurs étaient des musiciens reconnus. La liste des artistes et élèves au seuil de grandes carrières ayant transité par l'IHEM est impressionnante. Citons le clarinettiste Roger Salander, le compositeur Rainer Boesch, le flûtiste Douglas Worthier, la violoniste Mary Ann Willis et parmi les

professeurs, Maxence Larrieu (flûte), Barry Tuckwell (cor), l'inoubliable violoniste Christian Ferras et beaucoup d'autres dont un certain Dag Achatz, pianiste. Après le décès de Dmitry Markevitch en février 2002, la violoncelliste Evelyn Peudon lui rend hommage, « violoncelliste, musicologue et pédagogue, homme sensible et généreux, cultivé, conteur né, il emmenait le musicien plus loin tout en respectant ce qu'il est ». L'idée d'un tel institut était géniale en soi et si l'expérience ne dura pas très longtemps, elle fut intense pour les participants. On peut imaginer l'ambiance particulière qu'un homme au charisme de Dmitry Markevitch a pu créer. Du talent et de l'enthousiasme de tous surgit une pulsion créatrice exceptionnelle... et voilà que Léo Ferré débarque sur les bords du Léman animé lui aussi de cet esprit de création et du désir de mettre en place une nouvelle forme d'expression de son art. La fille de Dmitry Markevitch, Sophie Poget-Markevitch, qui avait treize ans à l'époque, se souvient avec émotion de la rencontre des deux hommes³, des deux familles devrait-on dire, puisqu'en effet, parallèlement au travail musical, il résultera de cette rencontre une profonde amitié qui dure jusqu'à ce jour. Elle explique que « Léo et Dmitry se ressemblaient, ils ne faisaient pas de concessions face au milieu classique, ils aimaient les gens et la musique, pas les courbettes. Ils étaient sincères, c'est ce qui les a unis ». Il est vrai que Dmitry Markevitch a souvent dû se battre, notamment pour faire reconnaître les *Suites* de Bach qu'il avait (re)découvertes. Son combat pour la musique, et contre « l'établissement », est évidemment sympathique à Léo. Mais c'est avant tout l'histoire d'une reconnaissance, la reconnaissance de Léo Ferré musicien par l'un des plus grands de son temps, enfin !

Quoi de plus beau pour Ferré ? Il a cinquante-huit ans et a attendu bien longtemps l'instant magique où quel'un qu'il ouvre la voie, lui « offre », après Monaco, son orchestre.

Magie, c'est le mot qui vient aux lèvres de Sophie Poget-Markevitch pour décrire la relation entre Léo et Dmitry. C'est donc en été 1974 que se dessine la coopération entre Ferré et les musiciens de l'IHEM de Montreux. En fait, sa première tâche est de former un orchestre. Ce n'est pas une mince affaire surtout que la majorité des jeunes musiciens et musiciennes (leur moyenne d'âge est de vingt ans) sont originaires des États-Unis... Dag Achatz se rappelle en riant que Léo lui confia un jour qu'il avait eu « le trac de sa vie » face à ces jeunes anglophones à qui il avouait : « *My english is very dégueulasse* ! ».

Au vu de la cohésion de l'ensemble et du temps de mise en place et de répétition assez bref, on se dit qu'il y a effectivement de la magie dans l'air. Léo Ferré arrive à Montreux en janvier 1975, accompagné de son épouse Marie-Christine et de leur fils Mathieu. Il travaille avec enthousiasme avec l'orchestre nouvellement formé et avec Dag Achatz. Au programme : *Coriolan* de Beethoven, *La chanson du Mal Aimé*, *Les amants tristes*, *La solitude*, *Le Concerto pour la main gauche* de Ravel, *L'espoir*.

Sophie Poget-Markevitch se souvient que son père et Léo ont travaillé de manière tranquille, très calme, sans revendications, apparemment heureux d'être unis autour de la musique prenant toute la place ; peu de mots mais une fraternité et une complicité immédiate et constante. Dag Achatz, lui aussi, insiste sur la gentillesse de Léo, sa tendresse, « jamais un mot plus haut que l'autre » ; il a gardé un merveilleux souvenir de la préparation du concert, de la tournée et de l'homme Ferré. Avec un petit sourire provocateur, il ajoute : « Qui, parmi les chanteurs, à part Léo, aurait pu prendre la baguette et se lancer sur scène avec un orchestre ? Personne ». Dag Achatz voit en Léo Ferré un musicien complet, un chef d'orchestre d'instinct. C'était, à son avis, un atout que Léo n'ait pas pris de cours de direction d'orchestre, « cela aurait fait de lui un chef d'orchestre parmi d'autres, alors que là, il est unique ».

« Diriger un orchestre, ça ne s'apprend pas, et je n'ai pas appris. Il faut seulement être rempli de musique et la transmettre au public comme un fluide. Le chef d'orchestre doit communiquer sa foi aux musiciens et, ainsi, l'orchestre joue avec passion ce qui n'est pas écrit » dira Léo⁴.

La première mondiale a lieu le 9 février 1975 au Palais des Congrès de Montreux. Ferré sur scène avec soixante-dix musiciens et vingt choristes, il est face au public,

sans queue de pie ni baguette. Il vit son rêve. Son amour de la musique l'a mené à sa vraie place. « Les mains du chef se sont dépliées, détendues, offertes, ouvertes en offrande. Le public est subjugué face à cet homme qui souffre du mal de musique comme d'un mal d'amour » (*Le Courrier*, Genève, 12 février 1975)⁵. Et le public ? Son public qui chantait avec lui *Les anarchistes*, les fous de *Jolie Môme* ou de *La mémoire et la mer* ? Son public est là, présent, j'allais dire à ses cotés. Il a compris, et peut-être depuis longtemps déjà, que Ferré c'est aussi la musique. La soirée de Montreux est un succès, le public est ému et conquis. Les trois autres soirées à Genève le 11 février, à La Chaux-de-Fonds le 12 et à Berne le 13, seront autant de salles comblées et de succès, tant pour le public que du côté des critiques qui pourtant, parfois, sont bouculés dans leurs habitudes et incapables d'une analyse et d'un commentaire sérieux ; les critiques de « variétés » sont mal à l'aise face à du classique et les critiques « classiques » sont surpris de voir se mélanger chanson et musique « sérieuse ».

Rien dans l'attitude du public ne suggère une défiance ou un sentiment de rejet. Les spectateurs témoins de cette époque que j'ai interrogés à ce sujet semblent ne pas s'être posés la question : « Pourquoi un orchestre symphonique ? » Ils sont allés voir, écouter Ferré le plus naturellement du monde, parce que c'était lui. De quoi se poser sérieusement la question de ce prétendu gouffre entre les genres, la ligne trépassée qui a fait couler tellement d'encre !

Berne, capitale de la Suisse est alémanique, mais une petite communauté de français y réside. Ferré et ses musiciens investissent pour un soir la grande salle du Casino ; là où joue d'habitude l'Orchestre Symphonique de la ville. L'événement est annoncé dans les rues par des affiches de très grand format, montrant un Ferré chef d'orchestre, les yeux fermés, le visage concentré, les bras ouverts. Dans les agendas culturels des deux principaux quotidiens de Berne, il faut s'appliquer pour tomber sur deux lignes succinctes : « Léo Ferré, Casino, 20 Uhr 15 » dans l'un, « Léo Ferré mit Orchester, Grossen Casinosaal, 20 Uhr 15 » dans l'autre, le sentiment que le concert de Berne fut le plus réussi, artistiquement. On ne retrouve pas autant de traces de critiques qu'en Suisse Romande, la notoriété de Ferré devant être moindre en Suisse alémanique. Malgré ces circonstances, le public est au rendez-vous et les réactions semblent aussi chaleureuses qu'à Genève, Montreux ou La Chaux-de-Fonds.

Un bref compte rendu dans le quotidien *Le Bund* témoigne de la fascination qu'exerçait cet artiste pas comme les autres : « La vie m'a dirigé... » Léo Ferré dans la grande salle du Casino.

Il n'y a certainement pas de musicien comme le chanteur et chef d'orchestre Léo Ferré chez qui on peut oser la comparaison avec Picasso qui est une manière analogue détruit pour mieux reconstruire, crée des formes d'expressions différentes qu'il remet aussitôt en doute et qu'il va représenter dans d'innombrables variations. Comme pour Picasso qui s'est laissé ligoter par des impressions externes, c'est la musique qui a pris possession de Léo Ferré ; comme d'autres sentiments, l'amour par exemple, elle le prend et il doit se soumettre à sa loi.

Ainsi, toutes les œuvres interprétées (elles sont toutes, à l'exception de deux, de sa plume comme la plupart des textes) témoignent de sa recherche d'une expression musicale bien déterminée ; cela étant, sans perdre une ligne mélodique de base. Des œuvres qui malgré des paroles parfois accusatrices, questionneuses et destructrices sont pourtant plaisantes à l'oreille. « La vie m'a dirigé, je vois la fin du monde abstraite⁶ » - la vie a été dure avec cet artiste et a laissé dans son âme extrêmement sensible une empreinte indélébile qu'il métamorphose à présent en musique. Léo Ferré a été accompagné par L'Orchestre symphonique de l'Institut des Hautes Études Musicales composé de soixante-dix musiciens et chanteurs très dynamiques. *Le Concerto pour la main gauche* de Maurice Ravel, interprété au piano par Dag Achatz a été un vrai joyau dans cette soirée tandis que l'orchestre a su montrer un beau travail d'ensemble dans l'ouverture de *Coriolan* de Beethoven. Léo Ferré a prouvé, une fois de plus, à l'occasion de ce concert qu'il a d'innombrables fidèles qui l'ont littéralement noyé sous les applaudissements ».

L'année 1973 et sa dernière tournée où il se tenait bien droit derrière le micro, laissant le piano et donc la musique à un autre, sont bien révolues. Après cette tournée exceptionnelle de février 1975 en Suisse, Léo Ferré est définitivement perçu comme poète ET musicien. Le journaliste du quotidien *Der Bund* l'appelle : « Le chanteur et chef d'orchestre Léo Ferré ». Quelle reconnaissance ! Que de chemin parcouru en quelques mois à peine, avec ceux, sa famille et les nouveaux amis qui savaient Léo dans l'amour et la musique. Que la polémique des papiers parisiens à l'occasion de ses concerts ultérieurs semble fade et ridicule comparée à l'intelligence et la sensibilité des amis de Léo dans les salles où il partage le beau.

En conclusion : une ou deux années d'une vie, quelques rencontres de hasard, le talent et le courage d'avancer, mille petites choses qui ne se retrouveront dans aucune biographie, un ensemble mystérieux qui fait que la musique de Léo nous habite, aujourd'hui et pour longtemps.

Claude Braun

1. Émission *Reflexion*, BBC World, 22 avril 2006.
2. *Der Bund*, 22 avril 2006.
3. Jacques Layani, *Les Chemins de Léo Ferré*, Christian Piro, 2005.
4. Voir aussi le récit de Dag Achatz dans les *Cahiers d'études Léo Ferré*, n° 5.
5. *Muss es sein ? Es muss sein !*
6. Entretien téléphonique avec Sophie Poget-Markevitch, 8 mai 2006.
7. *Dis donc, Ferré...*, Françoise Travelet, Hachette, 1976.
8. Entretien avec Dag Achatz à son domicile, 2 avril 2006.
9. *Berner Zeitung et Der Bund*, jeudi 13 février 1975.
10. Le titre de l'article, signé NG, est en français, *Der Bund*, 16 février 1975.
11. En français dans le texte.

Michelle Senlis/ Claude Delécluse

Léo Ferré a mis en musique plus d'une vingtaine d'auteurs. Parmi eux, deux femmes, les seuls co-auteurs à être toujours de ce siècle commençant. Pour *Les copains d'la neuille*, pour la sortie de *1959 La mauvaise graine* et de *La belle amour*, Michelle Senlis et Claude Delécluse ont écrit, comme autrefois, à quatre mains, ce dialogue sur leur collaboration avec Léo.

MS : Tu te souviens comment ça s'est passé avec Léo Ferré ?

CD : Je crois que nous lui avons envoyé quelques textes, peu de temps après nos succès avec Edith Piaf. MS : Il y avait *La belle amour*. Et d'autres textes. Pourquoi n'a-t-il pas mis ces derniers en musique ? Pourquoi nous-mêmes n'avons pas mis des paroles sur des musiques proposées ? Dilemme ! Un thème qui n'inspire pas ? Une construction non évocatrice ? Une similitude avec un sujet déjà traité ?

CD : Il a fait la musique de *La belle amour*. MS : Un soir, quelque temps plus tard, sur le coup de 23 heures, on surprend une émission de radio et on entend Léo qui annonce deux jeunes auteurs Claude Delécluse et Michelle Senlis, qui plus est avec ses compliments pour *La belle amour*.

CD : Nous ne savions pas, à ce moment, l'immense part de générosité de Ferré. MS : La suite la confirmera. CD : Léo a passé la chanson. MS : Il l'a proposée à Catherine Sauvage qui l'a enregistrée. Il a imprimé la partition dans son atelier du boulevard Pershing. C'est là que nous l'avons rencontré, plus tard, furtivement... J'aurais une anecdote, mais je la réserve à ma biographie posthume ! CD : Ça a été un enchaînement de joie totale. Nous avons reçu le bulletin de déclaration de la SACEM avec une autre bonne surprise : Léo et nous, 50/50. MS : Il avait fait tout le boulot : la musique, l'impression, « apporté » l'interprète et, généreusement, il partageait, tout simplement, en deux !

CD : Nous qui l'aimions tant depuis les années Francis Claude, et la suite, nous nous sommes trouvées en face d'un artiste superbement artiste puisque désintéressé. MS : Que dire de plus ? Que nous n'avons jamais retrouvé une telle attitude et ce, en dépit des idées so-disant généreuses affichées par certains chanteurs dont il ne reste que... l'affiche !

CD : Artistiquement quel regret nous avons à ne pas

avoir été plus loin avec Ferré ! Mais il faisait avec Caussimond de si belles chansons, sans parler des poètes mis en musique !

MS : « Ô fins d'automne, hivers, printemps trempés de boue / Endormes saisons ! Je vous aime et vous loue » Charles Baudelaire.

CD : Et tant de Ferré-Ferré.

MS : Parfois, il a commis des erreurs. Mais comme je l'exprimais à un journaliste, évoquant Ferré : l'erreur n'est jamais du temps perdu.

CD : Revenons à *La belle amour*.

MS : En 1959, lors du projet d'achat de son île en Bretagne, ce même trait de Ferré, sa générosité.

CD : Léo propose son catalogue à Marbot-SEMI, moyennant les fonds dont il a besoin.

MS : Que croyez-vous qu'il advint ? Léo s'est battu pour notre rémunération. Vous en connaissez beaucoup qui l'ont fait ?

CD : En tout cas, pas celui auquel tu penses !

MS : Léo Ferré reste gravé dans nos mémoires : un peu comme Piaf. Ils se ressemblaient assez dans un certain excès et aussi dans cette gratuité rare. Comment se fait-il qu'elle ne l'ait pas plus chanté ? Curieux ! *Les amants de Paris*, c'est tout, je crois.

CD : J'aimerais bien qu'on parvienne, un jour, à trouver l'interprète idéal d'une autre collaboration avec Léo, *La levée d'écran*.

MS : Léo a composé la musique, rapidement d'ailleurs. Mais la chanson est restée sans interprète. Mathieu vous en dira plus...

MS : L'interprète idéal de cette chanson ? J'ai pensé à Richard Bohringer. Bien sûr, il écrit ses textes. Mais on ne sait jamais.

CD : Peut-on finir sans un petit clin d'œil à Mathieu qui a repris vaillamment le flambeau ?

MS : L'essentiel tient surtout de resituer Ferré dans le meilleur de lui-même. J'insiste sur sa généreuse démarche d'artiste qui reste, pour nous deux, si rare, dès lors qu'il n'avait aucunement besoin de nous et que la noblesse de l'artiste, justement me semble-t-il, doit aussi se manifester à la fois dans sa Création, mais accompagnée d'une hauteur dans ses rapports avec qui-conque, dont ses collaborateurs. Par ailleurs, si j'aime tant la biographie de Robert Belleret, c'est qu'il a su éviter les pièges de l'anecdote privilégiant de manière primordiale la finalité artistique.

À bientôt. On pense à toi, Léo. À ton goût des mots, ton amour de la musique, ta passion pour le beau papier « bords à la forme », si éloigné de ton *Temps du plastique*.

Paris, mars 2006.

Des dates jusqu'à l'hiver

13 mai : *Léo Ferré, l'amour et la mer* - Maîtrise du Conseil Général de la Loire. *Autour de Léo* : Redbong et Sofa du Good - Festival Paroles et Musiques, Saint-Étienne

24 mai : *La mémoire et la mer* - Morice Bénin - Luxembourg

9/10/13 juin : *Poète, tes papiers* ! - Didier Lelong - Reims et Migennes (le 13)



15/16 juin : Festival Léo Ferré - San Benedetto del Tronto - Serge Utgé Royo, Nanni Svampa, Paola Turci, Ginevra di Marco

Du 15 au 18 juin : *Margarita Sanchez chante Léo Ferré* - L'esprit frappeur, Lutry (Suisse)

18 juin : Le collectif Festina Lente joue Marie-Jeanne - Lyon

Du 7 au 24 juin : *Léo Ferré... tu connais* ? - Emmanuel Depoix - L'Essaion, Paris

23 et 30 juin : *Je continue ma vie d'artiste* - Jacques Deljérier - Espace Saint-Honoré, Paris

Du 6 au 30 juillet : *Les noces de Londres* - Didier Laval - Le funambule, Avignon

Du 6 au 30 juillet : *Ferré et les poètes* - Gilles Droulez - Le funambule, Avignon (un jour sur deux)

14, 15, 16 juillet : Dominique Ottavi, Christian Jean et Jacques Faure, Miran et compagnie - Peille

22 juillet : *Léo en Oc* - Joan Pau Verdier - Rodez

8/9 septembre : *Autour de Mémuzik* - Roger Siffer, Jean-Marie Kolts, Sarah Eddy, Jean-Baptiste Mersiol - La Choucrouterie - Strasbourg

16 septembre : *Concert symphonique Beethoven/Ferré* - Richard Martin, Franck Villard, l'Orchestre philharmonique de Marseille - Théâtre Tourny, Marseille

25 septembre : *Bernard Lavilliers chante Léo Ferré* - Théâtre du Châtelet, Paris

29/30 septembre : Alain Bert et Michel Grange (chantent et disent Ferré) - Chambost-Longessaigne

29/30 septembre, 1^{er} octobre : Deuxièmes rencontres annuelles Léo Ferré - Aulnoye-Aymeries - Claude Vence, Sapho

24 octobre : *Bernard Lavilliers chante Léo Ferré* - Lyon

Novembre : *Coma lo temps* - CD de Joan Pau Verdier de son spectacle *Léo en Oc*

Photos de Patrick Ullmann

Les Copains d'la Neuille

LA MÉMOIRE ET LA MER

1954 Le piano du pauvre - 1959 La mauvaise graine

1954 (voir CLN numéros 5, 8, 9) propose, en particulier, les versions instrumentales inédites de *Mon p'tit voyou* et *Merci mon Dieu*. Et l'enregistrement public à Monaco, le 29 avril, de la *Symphonie interrompue* et de *La chanson du Mal Aimé*. Après les enregistrements de 1957 et de 1972, l'occasion est donnée d'entendre l'interprétation initiale de cet oratorio lyrique et l'unique enregistrement de la *Symphonie interrompue*. 1959 livre treize titres, la plupart mis en situation, par des extraits d'entretiens avec Luc Bérinot et Jean Chouquet. Ces titres sont donnés pour la première fois en disque, avec trois inédits : *La belle amour*, *Des filles, il en pleut...* et *La mauvaise graine*. De ce dernier titre on ne connaissait que la version, de piètre qualité technique, du CD accompagnant le livre de Patrick Buisson, *Avec le temps*. Elle nous est, enfin, donnée ici telle qu'en elle-même... Bien loin de redites inutiles, ces CD apportent à la connaissance de Léo un exceptionnel point de vue sur son art de chanteur, sur les habillages musicaux. Des archives indispensables ! La photo de couverture du 1954, comme du 1953, est de Serge Jacques dont LMELM vient d'acquiescer une soixantaine de tirages de Léo dans les années cinquante.

Lettres non postées

Lettres non postées, Les Étoiles + CD Michel Bouquet : Voir Supplément : *Les Lettres non postées*, un livre rêvé de Jacques Layani.

L'intégrale Déjazet

Les concerts du Déjazet ont tous été publiés : le 1986, en VHS puis DVD, le 1988 et le 1990, chacun en double CD. Ils sont réédités dans un coffret de six CD digipack, avec le DVD du concert de 1988, filmé par Raphaël Caussimon. Ce coffret donne ainsi le tour du Déjazet en 95 chansons.

Vous pouvez commander ces nouveautés directement à La mémoire et la mer, 1, avenue Henri-Dunant, 97000 Monaco : 1954 et 1959 : 16 €, *Lettres non postées* (livre) : 12 €, *Lettres non postées* (CD) : 15 €, *L'intégrale Déjazet* : 54 €.

CD

Ferré Flamenco

Sapho a repris en CD le spectacle qu'elle a donné à Paris (19 octobre-20 novembre puis 20 avril-21 mai) à la Maison de la Poésie à Paris (CLN n° 9). Le découpage en trois volets - les classiques, l'Espagne, les contemporains - a été quelque peu modifié sur le CD studio. S'enchaînent quatorze titres : *Il n'aurait fallu*, *Je vous vois encor*, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *Avec le temps*, *Monsieur William*, *L'étranger*, *L'affiche rouge*, *La soledad de la muneca* (Sapho-Almaraz), *Le flamenco de Paris*, *Le bateau espagnol*, *L'espoir*, *Le temps du tango*, *Comme à Ostende*, *Avec le temps* (version arabe). Quatre titres du spectacle ne sont pas du CD : *L'étrangère*, *Chanson de la plus haute tour*, *La chambre*, *A celle qui est trop gaie*. *Ferré Flamenco* aura ses partisans farouches, ceux qui apprécient le toucher et la couleur flamenco et ses détracteurs péremptoirs, peu convaincus de cet essai espagnol.



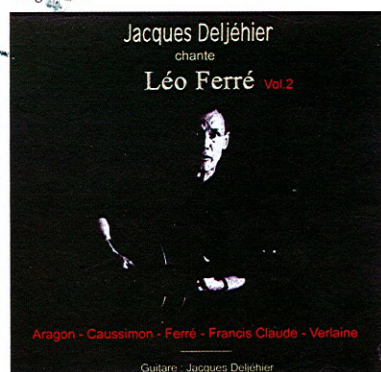
Caussimon en trois mots

Caussimon en trois mots (CLN n° 8) marie aux textes de Ferré et de Caussimon, les musiques de Livon, Vence, Sarde, Brobrect, Lai et Ferré sur la voix comédienne de Jean-Claude Derudder. Un CD garde trace de ce beau moment de théâtre/chansons en treize titres : *Qui est donc ce comédien ?*, *Enfants vous n'avez plus de rose...*, *Sammy le pianiste noir*, *Le temps d'amour*, *La commune est en lutte*, *Le gauchisme à la mode*, *Ne chantez pas la mort*, *Monsieur William*, *Le funambule*, *A toi ma fille*, *Le temps du tango*, *Nous deux*, *Ça valait la peine d'être dit*. Le premier et le dernier titre, ainsi que les mots posés sur *À toi ma fille* sont extraits de la préface de Léo Ferré au *Jean-Roger Caussimon* de la collection « Poètes d'aujourd'hui » (Seghers, 1967). Le CD, 17 € port compris, à : Jean-Claude Derudder, 29 rue de la cascade, 7022 Hyon (Belgique).

Jacques Deljéhier

chante Léo Ferré - vol. 2

Après un premier CD (CLN n° 9) Jacques Deljéhier poursuit la mise en cordes des chansons de Léo, avec seize nouveaux titres, principalement des classiques, avec quelques incursions dans des titres moins connus ou « chansonnières » : *L'âge d'or*, *Les poètes*, *Le temps du tango*, *Écoutez la chanson bien douce*, *Le piano du pauvre*, *Paris-Canaille*, *Barbarie*, *Cannes-la-bagatelle*, *La vie d'artiste*, *L'étrangère*, *Les anarchistes*, *Avec le temps*, *Ni Dieu ni maître*, *Thank you Satan*, *Les quat'cents coups*, *Vingt ans*.



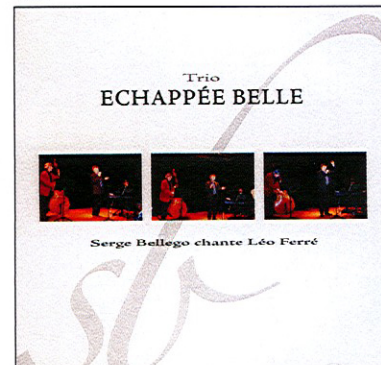
Elles sont mises dans un naturel et une évidence qui sont les marques les plus proches de la fidélité. Le CD (15 €, port compris) à : Jacques Deljéhier, 13, avenue Christiani, 75018 Paris.

Fiori d'amore e d'anarchia

Anna Maria Castelli met à la disposition des lecteurs des Copains d'la neuille l'enregistrement de son spectacle donné à Porretta Terme le 18 janvier 2006. Ce CD propose dix-huit titres : *Tu n'étais que la nuit*, *Il tempo degli uomini* (A. Borselli), *Muss es sein es mus sein*, *Mister Giorgia*, *Préface*, *Ni Dieu ni maître*, *La solitude*, *Io ti do*, *Thank you Satan*, *Trovare il tempo* (A. Borselli), *Avec le temps*, *Le tango Nicaragua*, *Les anarchistes*, *Vent'anni*, *La balena blu*, *Quand je fumerai autre chose que des celtiques*, *La mélancolie*. Le CD, 10 € (pas de chèque) à : Life SRL, Via des molini 68, 19038 Sarzana, Italie.

Serge Bellego chante Léo Ferré

Le trio Échappée Belle est composé de Serge Bellego (chant), François Chapron (contrebasse) et Sébastien Ducher (piano et arrangements). Ils aiment les chansons de Ferré, celles de Prévert, celles qui ne rouillent pas sur les bords des radios et des télévisions. Leur CD donne seize titres : *Vingt ans*, *Il n'aurait fallu*, *Mon camarade*, *La mémoire et la mer*, *Le temps du plastique*, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *La nuit*, *Le temps du tango*, *Les bijoux*, *Les forains*, *Nous deux*, *Monsieur William*, *L'amour fou*, *Les amoureux du Havre*, *L'affiche rouge*, *L'homme*. Ils en ont d'autres à leur portée gourmande qu'ils chantent dans leurs concerts, et plus encore, en attente d'être sur la scène. Ils disent leur bonheur d'être dans ces chansons, le bonheur de ceux qui les reçoivent.



Le CD, 15 € port compris, est à commander à : Serge Bellego, Kérivin, 54600 Ploemel.

Métamuzik -

Hommage à Léo Ferré

La scène alsacienne se met à l'heure Ferré avec *Métamuzik* qui visite les chansons de Léo dans toutes leurs couleurs musicales et dans toutes leurs époques (en français et en alsacien). À côté des classiques, et de la belle méconnue, *Tu sors souvent la mer*, *Métamuzik* s'en va jusqu'à *La solitude*, *L'oppression* et *Richard*. On retrouve seize interprètes : Larçôsol, *La solitude* ; The Fine Pinocchio, *Vitrines* ; Roger Siffer, *Graine d'ananas* ; Sarah Eddy & Outsiders, *L'oppression* ; Zool, *Les oiseaux du malheur* ; Jean-Baptiste Mersiol, *Tu sors souvent la mer* ; Alix R, *Monsieur William* ; Jean-Marie Koltès, *Comme à Ostende* ; Em Remes Sini Band,

Jolie même ; Alain Martz, *Madame la misère* ; Bianchi, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* ; Henri Muller, *Richard* ; Souffood, *Vingt ans* ; Virginie Schaeffer, *Avec le temps* ; Evelyne Chanut, *La poésie fout le camp Villon* ; Céline Caussimon, *La chanson triste*. Le CD peut être commandé (15 €, port compris) à : Five Light Records, 39, rue de la course, 67000 Strasbourg.

RADIO/TÉLÉVISION

Les greniers de la mémoire

À l'heure de toutes les démissions télévisuelles, la radio maintient quelques havres de culture et d'intelligence : parmi d'autres émissions, *Les greniers de la mémoire*, de Patrick Tétard, diffusé sur France Musique, dont trois volets ont été consacrés à Léo Ferré, au printemps 2006. Le 19 février, *Dans les pas d'un révolté* entrelace un fil biographique à une douzaine de chansons et d'entretiens pour faire revivre les révoltes nées des blessures de l'enfance, les malfrats de la cléricature, les bâtons dans les rêves de musique, les débuts de livreur de chansons, les cabarets, les 78 tours, les anarchistes, la solitude et les rues de 1968 qui se déshabillent. Si ce n'est la version de *Vingt ans*, enregistrée le 26 décembre à l'ABC, ce premier volet ne présentait pas d'inédits. Le 26 février, *La poésie de la musique* alterne également entretiens et chansons et s'attarde sur la culture musicale de Léo Ferré qui se forge et sur ses compositions qui s'essaiment dès l'enfance, sur son désir de reconnaissance, sa volonté de faire passer la poésie dans la chanson de variétés, de mettre Apollinaire, Baudelaire et Verlaine dans la rue. Comme pour le premier volet, les douze chansons sont données en intégralité. Seules deux sont des introuvables : *La pipe* enregistrée lors de *Rendez vous à 5 heures* le 16 mars 1957 et *Je vous vois encor* lors de *Disco parade* du 7 mars 1965. Le 5 mars, *Concert d'archives* présente des extraits de quatre concerts dont la plupart des titres n'avaient été diffusés qu'une fois à la radio, avec quatorze chansons, enregistrées en quatre lieux : Le Trou (2 juin 1950) : *La vie d'artiste*, *Monsieur William*. Le Vieux Colombier (27 janvier 1961) : *L'étrangère*, *Tu n'en reviendras pas*, *Paris-Taxi*, *Dieu est négre*. Antibes (28 avril 1962) : *Ta parole*, *Jolie même*. Bobino (22 mars 1965) : *La mélancolie*, *Mon Sébasto*, *L'enfance*, *L'homme*, *Ni Dieu ni maître*, *Vingt ans*. Une fois corrigés *Paris-Taxi* intitulée *La chanson des amants*, elle-même présentée comme texte d'Aragon -, quelques autres détails de titres et d'enregistrements, reste une émission qui donne envie d'aller farfouiller dans les rayons de l'INA...

Les archives de l'INA

... justement ! Depuis le 27 avril, l'INA met, en consultation gratuite ou en téléchargement payant, cent mille émissions de la radio et de la télévision publiques. Pour Léo Ferré, c'est soixante et onze émissions qui ont été mises en ligne. Et ce n'est qu'un début.

SPECTACLES

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans

Dans ce spectacle - nous n'avons entendu que quelques titres - gul et ses musiciens rendent hommage à la collaboration intemporelle de Ferré et Baudelaire. Ils reprennent dix-sept poèmes mis en musique par Léo. Six du disque de 1957 : *A celle qui est trop gaie*, *Le revenant*, *Le Léthé*, *L'invitation au voyage*, *Le serpent qui danse*, *Les métamorphoses du vampire*. Neuf de celui de 1967 : *Spleen*, *Une charogne*, *Remords posthume*, *Tu mettrais l'univers*, *La musique*, *La géante*, *La servante au grand coeur*, *Abel et Cain*, *Le vin de l'assassin*. Les deux de 1987 : *L'examen de minuit*/Dorothée, *Je te donne ces vers*. Ainsi que deux poèmes en prose : *Vers une heure du matin*, *Enivrez-vous*. On n'est plus dans la voix de Léo, on est dans un autre timbre autrement caressant où l'amer se dilue dans le sensuel. Ils chantent, par exemple, un *Léthé* à ne pas oublier après *Le Léthé* inoubliable de Léo. Dans la plaquette de présentation du spectacle Mathieu Ferré écrit : « Vous avez fait un super travail... le respect de la musique écrite par Léo est au premier plan... vous avez su rendre actuelles ses mises en musique ».

Deux libertaires en liberté

Quand Gaston Couté tire sa révérence, à 31 ans, en 1911, Léo Ferré a encore cinq ans à patienter. Il y a entre eux une continuité libertaire, la complicité des cabarets, la révolte, l'imprécaction contre toutes les tartufferies, la « mauvaise graine d'ananas ». Les réunir dans un spectacle relève d'une évidence qui n'a, à ce jour, guère été explorée. C'est ce qu'ont fait, en ce printemps, en quelques lieux rhodanpins, Pierre

Dumousseau et Monique Tréhard en liant les textes de Couté avec les chansons de Ferré. Parmi ces dernières, avec aussi quelques textes de Couté qu'elle a mis en musique, Monique Tréhard a repris : *Les anarchistes*, *Vingt ans*, *Comme à Ostende*, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *Les temps difficiles* (version 1996, M.Tréhard), *Nous deux*, *Tu n'en reviendras pas*, *L'étrangère*, *Pauvre Rutebeuf*, *Avec le temps*. Il y a, évidemment, d'autres Ferré à mettre dans le voisinage de Couté, d'autres textes et chansons de ces deux gars qui ont pas mal tourné ! *Deux libertaires en liberté*, deux chants d'hommes, deux artistes passeurs : une évidence en chansons.



Calabrese, Antonio Prete, Enrico de Angelis et Mauro Macario. On retrouve dans le livret-programme de cette manifestation la présentation et les contributions de la plupart des intervenants. La soirée a vu se succéder les Têtes de bois, Carmine Lubrano e Jazz Poetry Band, Nicolas Reggiani et Giovanni Mirabassi. Un hommage de plus, mais surtout la présence de Léo alla casa, à quelques encablures de Castellina.

Les noces de Londres

Didier Laval a mis en scène *Les noces de Londres*, poème lyrique que Ferré composa au début des années cinquante et qui se révèle être un véritable outil théâtral. Le metteur en scène a pris le parti du théâtre et des mots dits, parfois psalmodiés et chantonnés, plus que du spectacle chanté. La dizaine de personnages (sept masculins, trois féminins) est jouée par quatre comédiens (Kate MacGatlin, Gilles Droulez, Gérard Dubuis, Vincent Farasse) qui se répartissent un échantillon d'espèce humaine. *Les noces de Londres* donne les débuts de Léo Ferré, une promesse, l'esquisse de l'oeuvre à venir. On retrouve une quinzaine de textes qui seront, en tout ou partie, de *Poète... vos papiers !* (sauf les trois premiers cités ci-dessous) et qui deviendront, pour la plupart, des chansons : *Le camelot*, *Judas*, *L'étang chimérique*, *L'homme lyrique*, *La muse en carte*, *Requiescat in pace*, *Les morts qui vivent*, *Les passantes*, *La rousse de neuf ans*, *L'opéra du ciel*, Angleterre, *Tristesse de Paris*, *L'arlequin*...



que Ferré ressassera jusqu'à la clarté et qui amorce la définition de ce que peut être un « poème lyrique » : la mise en mots d'un « homme qui n'est plus homme et qui ne le sait pas », qui dérive tantôt vers les « rêves », tantôt vers le « sans issue » avec le temps qui « marque les points ».

Je n'suis pas Léo Ferré

Il y a eu de beaux instants dans cet hommage du Printemps de Bourges. Avec un petit air de session de rattrapage du spectacle annulé des Francofolies de 2003. Quelques têtes ont été changées. L'esprit était le même : une intention marquée, une redite de fidélité. Chacun a amené son Léo, pour les uns savamment mitonné, pour les autres furieusement cramé, un Ferré millésimé ou éventé. Six artistes (Babx, Cali, Sapho, Dominique A, Jacques Higelin, Bernard Lavilliers), dix-neuf chansons et, pour allonger le menu, Calixte de Nigremont qui avait déjà officié en maître de cérémonie lors de l'hommage à Léo de Lyon, en 2001. La première fois c'était amusant et décalé, ici ça faisait réchauffé.

Pour le « cramé », Higelin s'est avancé, pupitre et lunettes en bataille, « j'ai pas appris mon texte... je vais me débrouiller avec ce que je peux faire », commence *Jolie même* par... le 5^{ème} couplet, enchaîne avec *La chambre*, « je vais essayer de pas la démolir », et *C'est le printemps*. Higelin avait, il y a peu, enchanté Trenet. Ici, il a déjanté Ferré. La salle ne s'y est pas trompée qui lui a fait un triomphe !

Heureusement, il y a eu Lavilliers qui connaît son Ferré sur le bout des notes, Cali amoureux fou de *Richard* et d'un Léo « si haut perché », *Avec le temps* franco-marocain de Sapho. Et, surtout, Babx avec *Ton style* et *Les étrangers*, et Dominique A, chantant Ferré sur des textes de Caussimon, Claude et Aragon, à la guitare électrique. Ses quatre interprétations, et son *Temps du tango*, ont donné un surplus de sens à cette soirée plutôt réussie si on la déleste de ses guirlandes - un titre frime, la présence empoutrée du présentateur, Jacques H. tombé du ciel - en soulignant les arrangements musicaux inventifs de chacun des six interprètes.

LIVRES

Jours d'orage

La biographie de Hubert-Félix Thiéfaine, *Jours d'orage*, est parue fin 2005 chez Fayard-Chorus. Avec du Léo Ferré éparpillé à travers les pages, en exergue, en photo et dans cette Annexe de quinze pages, *Léo Ferré entre les mots*. On y côtoie Thiéfaine qui aborde Léo avec un 33 tours initiatique en marquant une nette préférence pour *La nuit* et, surtout, *Le testament* plutôt que *Madame la misère* ou *Les anarchistes*. On ne peut tout aimer de Léo avec la même force. Ça n'empêche pas l'admiration, la reconnaissance. La lucidité aussi : « Essayer de l'imiter, ou de reprendre le flambeau, est totalement inutile, parce qu'impossible. Et c'est très complexe de se dire que, même en y mettant le paquet, on n'y arrivera jamais. Est-ce que Ferré c'est encore de la chanson, d'ailleurs ? Est-ce que je ne l'aime pas, justement, parce que ce n'est plus de la chanson ? Est-ce que j'aime la chanson ? Est-ce que, depuis toujours, je n'essaie pas de faire autre chose que des chansons ? Je crois que j'aime Ferré parce qu'il était d'ailleurs ». L'idée revient aussi d'un album consacré à Léo : « Je me sens prêt. Je ne reprendrai vraisemblablement pas d'inédits. J'irai vers ce que j'aime chez Ferré, pour le chanter à ma manière. Sans excès d'orgueil, je pense pouvoir dire que je suis un des rares en France à pouvoir le faire avec autant de passion ». Les deux concerts hommage à Léo auxquels il a participé en octobre 2003 à Morges et à Lyon renforcent l'attente de ce CD comme un autre *Soleil cherche futur*, comme *Le bonheur de la tentation*.

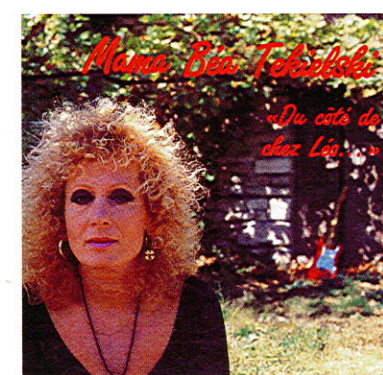
DIVERS

La marge

Le Centre Léo Ferré d'Aulnoye-Aymeries s'est doté d'un bulletin qui rendra compte de son actualité. Le premier numéro de *La marge*, réalisé par Patrick Détrain, est sorti en janvier. Il reprend en photos et en commentaires les trois jours de novembre 2005.

Du côté de chez Léo

Le CD de Mama Béa, *Du côté de chez Léo*, sorti en 1995 est depuis longtemps épuisé. Si ce n'est quelques dizaines d'exemplaires que possède encore Mama Béa. Vous pouvez le commander, 20 € port compris, à : Mafalda Connection, 3, rue de la Balance, 84000 Avignon.



Volti della memoria

Une exposition de Charles Szymkowiec, *Visages - Surgissements de la mémoire*, s'est tenue du 4 mars au 28 mai à la Galleria d'arte moderna e contemporanea Raffaele de Grada à San Gimignano, près de Florence. Le catalogue de l'exposition consacre une vingtaine de pages à Léo Ferré.

Les Copains d'la Neuille

L'état du texte

Il existe beaucoup d'autres lettres inédites : *Lettre à l'Angleterre*, long texte dans lequel l'auteur évoque son séjour de 1950 durant lequel il tourna dans le film de Basil Dearden, *Cage of gold* ; *Lettre à une tombe* dont des extraits sont incorporés, parfois retouchés, à un chapitre de *Benoît Misère* ; *Lettre à un critique*. On trouve des titres auxquels sont liées quelques notes destinées à des textes plus avancés dans leur écriture : *À l'Angleterre* ; *À une tombe* ; *À un imprésario* ; *À un jeune talent* ; *Au Tout-Paris* ; *À un porte-manteau* ; *À un miroir* ; *À un directeur de music hall* ; *À une lettre anonyme*.

Il existe également des titres auxquels sont associées des idées notées sous la forme de quelques mots seulement : *Lettre à un porte-manteau* ; *Lettre à un chiffon* ; *Lettre à un ouvrier* ; *Au communiste* ; *À l'île Saint-Louis* ; *Au téléphone* ; *À l'hôtel de passe* ; *À un vers libre* ; *À un vitrail* ; *À un carnet de chèques* ; *À la lune* ; *À une dame du monde* ; *À l'arriviste* ; *À ma maison*. L'exemple de *Lettre à un chiffon* est frappant : c'est une longue liste de mots, dont certains disposés en deux colonnes, que l'auteur, d'évidence, aurait aimé employer lors de la rédaction de son texte. S'agissait-il pour lui de goûter pleinement ces termes qu'il devait trouver plaisants, sensuels, curieux, ou bien une idée précise leur était-elle attachée ? On l'ignorera sans doute toujours. *Lettre à un porte-manteau* est aussi remarquable, puisque Ferré y voit une potence et imagine, dans les vêtements suspendus, des condamnés au gibet. D'ou toutes les réminiscences de Villon possibles. Ce texte est révélateur du type de regard que pouvait porter l'auteur sur tout ce qui l'entourait. Vision de poète, évidemment.

Il est encore des textes inachevés : *Lettre à mon costume de scène* ; *Lettre à un jeune soldat du contingent* (en vers) ; *Lettre à un portefaix*.

On trouve enfin de nombreux projets dont Léo Ferré n'a noté que les titres, sans avoir eu le loisir ou l'occasion d'en concrétiser l'idée initiale : *La putain* ; *La pucelle* ; *Annie* ; *À Pépée* ; *Sosthène* ; *À Canaille* (école d'Alfort) ; *À Denise*.

L'établissement du texte se heurte à une difficulté supplémentaire : certaines lettres présentent des variantes entre le manuscrit original et un premier dactylogramme, lui-même raturé quelquefois. Seule certitude, les feuillets portent, inscrite à la main ou à la machine selon le cas, la mention L/n/P qui identifie sans doute possible leur destination. On voit combien le dossier de ce livre est divers et inachevé. On reste rêveur : qu'aurait pu dire Ferré à un vers libre, en dehors des quatre phrases consignées ? À un vitrail (trois courtes phrases seulement) ? À un carnet de chèques (quatre phrases) ? On ne peut le savoir mais l'examen des lettres et des notes ne laisse pas de doute. On aurait pu lire des textes emplis d'un humour triste, parfois caustiques et toujours ouverts sur l'espérance, malgré tout.

On observe aussi une chose. Cet ouvrage laissé en chemin met à mal la légende d'un Ferré pratiquant une écriture rapide, de premier jet. Pour ces textes en prose en tout cas,

et au moins au cours d'une période donnée, il compose lentement son œuvre, bâtit l'ensemble sur la durée, prend des notes, consigne des idées, des séries de mots, des bribes de phrases, des citations. Les manuscrits sont travaillés, les dactylogrammes sont raturés. Ferré créateur prend son temps.

Le ton des *Lettres non postées*, la forme générale de leur écriture, leur unité qui persiste malgré l'inachèvement, les situent sans doute possible dans les années 50 (certainement dans la seconde moitié) et les toutes premières années 60 (selon toute vraisemblance, avant le départ de l'auteur pour le Lot, en 1963). La *Lettre à la mer* donne la date précise du 20 août 1957 et le projet, non réalisé, d'une lettre À *Pépée* fournit le repère de 1961, date à laquelle Ferré adopta son petit chimpanzé. Le livre était donc encore sur le métier à cette date. Une exception cependant, *Au Tout-Paris*, où la date de 1968 est inscrite. Mais, si l'on met en regard les notes correspondantes, on s'aperçoit qu'elle a été ajoutée *a posteriori*.

Il faut avoir présent à l'esprit ce que représentait le courrier à l'époque du projet, dans une société extrêmement codifiée et rigide. La lettre est à peu près le seul moyen de communication, le téléphone, rare et onéreux, étant relativement peu utilisé. Il arrive encore, au milieu des années 60, qu'on écrive pour dire : « Je vous téléphonerai demain vers dix heures ». Il arrive qu'on aille téléphoner chez son voisin, qui fait payer la communication en disposant une boîte près du combiné. Le télégramme, qui coûte cher, est réservé aux grandes occasions (naissances, mariages, décès) ou, dans la vie professionnelle, aux ordres urgents. Léo Ferré, lui, l'utilisait aussi pour signifier des choses définitives, des fins de non-recevoir. C'est dire que la lettre, toujours manuscrite (la dactylographie est réputée extrêmement incorrecte) possède une valeur très grande. On achète son papier à lettres chez le papetier, on le fait parfois imprimer ou graver à son chiffre. Recevoir une lettre a une importance et induit un comportement : répondre sur tel ou tel ton ou ne pas répondre, par exemple, a un sens réel et fortement ressenti. L'absence de réponse est une grossièreté, parfois une offense volontaire. Dans cette optique, les *Lettres non postées* ont une résonance différente de celle qu'elles pourraient avoir aujourd'hui, surtout lorsqu'elles sont adressées à des types sociaux, à plus forte raison à des personnes réelles. Si ce recueil avait paru dans les premières années 60, il aurait presque été considéré comme un brûlot. C'est en cela que Ferré, s'inscrivant dans un genre littéraire existant, le secoue et le marque. Le courrier électronique a rendu plus banales les relations contemporaines.

L'édition posthume

Après avoir lu douze lettres lentement égrenées au fil du temps et patienté durant quarante-cinq ans, voici qu'enfin, en 2006, on peut trouver une édition de ce recueil voulu par Ferré, puisqu'annoncé dès 1961 et plus précisément depuis 1962. L'édition posthume a un double aspect. Un disque dans lequel Michel Bouquet dit un choix de ces lettres est publié, tandis que, parallèlement, le texte est enfin édité avec, en couverture, un graphisme de Charles Szymkowicz, qui

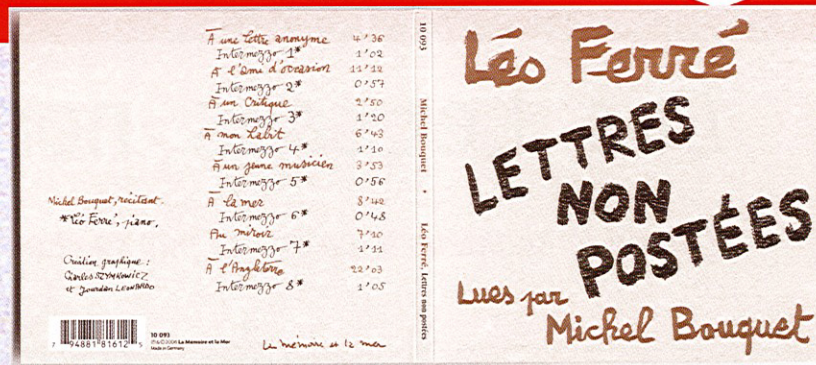
dessine aussi la pochette du disque.

Huit textes ont été retenus, qui sont dits par le comédien : *Lettre à l'Angleterre*, *Lettre à la mer*, *Lettre au miroir*, *À mon habit*, *Lettre à un critique*, *À un jeune musicien*, *Lettre à l'ami d'occasion*, *À une lettre anonyme*. Ce sont évidemment quelques unes des pièces des plus achevées. La voix de Bouquet et les petits rires ironiques mêlés à sa diction auxquels il a accoutumé son public, donnent à ces pages de Ferré un ton évidemment autre que celui que leur auteur leur eût conféré s'il les avait, par exemple, mises en musique. Lors de la sortie du disque, Bouquet déclare dans une émission de radio : « Lorsque je les ai lues, j'ai encore compris, mieux, à quel point l'homme était un écrivain, l'homme était un poète, l'homme était véritablement quelqu'un d'important pour la littérature de tous les temps ». Il dit encore : « Je les ai enregistrées avec énormément de bonheur profond. J'espère que je ne les ai pas trop mal faites, parce que j'ai peur de ça. Quand on touche à ce qui est authentique chez un poète, il faut faire très attention ». Enfin, il ajoute : « Je les ai bien préparées pour essayer de rendre le secret qui accompagne cette écriture, c'est-à-dire cette chose qui est presque en marge de la vie ». Huit morceaux de piano intitulés *Intermezzo* 1 à 8, très courts, s'intercalent entre les textes. Ce sont des enregistrements faits par Ferré lui-même, des bandes de travail qui trouvent ici leur place, à la fois inachevées et attachantes, comme les écrits qu'elles relient. L'ouvrage, lui, présente l'ensemble de l'œuvre tel qu'il a été décrit plus haut, textes achevés et sujets non aboutis, à l'exception de la lettre en vers (*Lettre à un jeune soldat du contingent*) et augmenté d'une missive écrite sur une feuille de papier hygiénique adressée à un journaliste non nommé. Mathieu Ferré a jugé que ce texte pouvait parfaitement être inclus dans le recueil. C'est un livre au format 13 x 17, qui compte quatre-vingt-seize pages s'ouvrant sur une note de l'éditeur. De la lecture, en continu, de ces lettres, se dégage une grande mélancolie. Sous les fortes injonctions, les savoureuses prises à parti, demeure un mal de vivre avoué ici et là. Même la *Lettre à la mer*, pleine d'exaltation, dit au détour d'un paragraphe ce spleen constitutif de l'auteur. Peut-être la prose laisse-t-elle mieux passer le courant amer ? En tout cas, il est difficile de ne pas sentir la tristesse dont est empreint ce recueil d'imaginaires correspondances.

Ce beau livre baroque, dont la diversité des « correspondants » augmente vivement l'intérêt, n'aura évidemment jamais la forme définitive que lui aurait donnée son auteur. On ne ressentira pas l'étonnante impression d'ensemble qu'eût conférée au lecteur la réunion de personnes réelles, de types sociaux, d'objets, d'éléments, d'abstractions même, tous destinataires des missives. Vraisemblablement, cette œuvre eût été une des plus attachantes créations de Ferré dans le domaine du livre. Cependant, un artiste, c'est aussi une série de projets non aboutis par manque de temps ou d'opportunités. La recherche ne peut se passer d'étudier, dans les limites même de leur inachèvement, ces cris restés dans la gorge du temps.

Jacques Layani

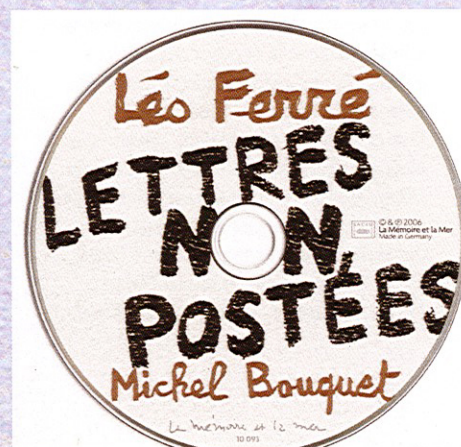
1. *Femmes d'aujourd'hui* du 18 au 24 juillet 1954.
2. *Femmes d'aujourd'hui* du 18 novembre 1970.
3. *Chansons*, octobre 1961.
4. Gilbert Sigaux, *Léo Ferré*, collection « Les cahiers de la chanson », n° 4, Monte-Carlo, Éditions de l'Heure, 1962.
5. Charles Estienne, *Léo Ferré*, collection « Poètes d'aujourd'hui », n° 93, Seghers, 1962.
6. *Les Lettres françaises* du 7 au 13 décembre 1962.
7. Voir Jacques Layani, *Les Chemins de Léo Ferré*, Christian Pirot, 2005.
8. Léo Ferré, « Je donnerais dix jours de ma vie », in *La Rue*, n° 1, mai 1968.
9. Charles Estienne, *Léo Ferré*, collection « Poètes d'aujourd'hui », n° 93, Seghers, 1962.
10. Léo Ferré, *Il est six heures ici... et midi à New York*, Gufo del Tramonto, 1974.
11. Léo Ferré, *Poésies*, éditions du Grésivaudan, 1987 (édition en trois volumes) et 1988 (édition en cinq volumes), illustrations de Jacques Pecnard, préface de Françoise Travelet.
12. Léo Ferré, *La Mauvaise graine*, textes, poèmes et chansons 1946-1993, Édition n° 1, 1993 (préface de Robert Horville) (rééd. Le Livre de poche, n° 9626, version abrégée, sous deux couvertures).
13. Léo Ferré, *La musique souvent me prend... comme l'amour*, La Mémoire et la mer, 1999.
14. [Titre non arrêté], textes de Léo Ferré, photographies d'Alain Marouani, Michel Lafon, 2006.
15. C'est le seul texte daté, parmi les douze connus.
16. Voir Jacques Layani, *Les Chemins de Léo Ferré*, op. cit.
17. *Ibidem*.
18. Léo Ferré, *Lettres non postées lues par Michel Bouquet*, CD La Mémoire et la mer 10093.
19. Léo Ferré, *Lettres non postées*, collection « Les Étoiles », La Mémoire et la mer, 2006.
20. *Pollen*, France-Inter, 12 mai 2006.
21. *Ibidem*.
22. *Ibidem*



Lettre à une tombe

La mémoire des hommes s'arrête devant vous. Vous êtes la dernière demeure et ce "cliché" tant ravauté, tant ressassé vous laisse en dehors des images que font les poètes à leur table d'illusion. Le silence dont vous savez vous draper n'est pas fait non plus pour exciter notre sympathie. Si l'on jouait du Bach, chez vous, ou du Ravel, ou du Bartók, ou même quelque idiote romance, on ne vous verrait plus en deuil. Enfant, lorsque ma mère me conduisait près de vous, à la Toussaint, on parlait bas, un souffle, rien... Maman s'agenouillait, lavait le marbre, dressait les fleurs dans les vases et moi, je vous regardais comme on regarde un problème de géométrie : un volume, vous étiez le volume, couché, dur et lisse sous la pluie car on fait toujours pleuvoir début novembre. Les gens savent qu'il pleut ce jour là, pardi ! Avec le soleil vous ne feriez pas recette, comme au théâtre, en mai, le dimanche, quand on chante pour la coulisse. En quelque fosse commune ou bien en pleine terre, c'est là que je veux qu'on me jette un jour. Je n'aime pas les inscriptions funéraires, comprenez-vous, enfin, celles qui vous situent, votre table des matières. Les inscriptions je ne les admettrais - et bien plus je m'en réjouirais inmanquablement - si on pouvait les voir sur les murs des villes à la place des pâtes Parafino ou des chaussures "À grolles qui veut" - dans un monde lucide - Ici repose Marcel Toubassi décédé en 1875, démuné de sacrements. Dans l'autobus, en passant, cela nous ramènerait aux sources. Mais les hommes qui mangent et qui marchent ne meurent pas, c'est bien connu...

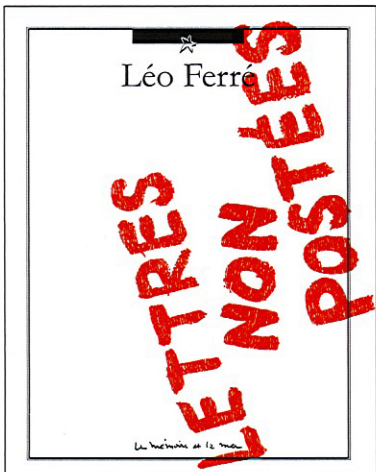
Qui couvrez-vous ? Qui cachez-vous ? Quelquefois, une photo, avec un médaillon, vient ranimer votre souffle de pierre. J'aime les têtes d'enfants toujours en costume de premier communiant. Ici repose x ravi à l'affection des siens. C'était un Ange ! Un Ange ravi à l'affection des siens, est un ange sans vocabulaire, cela ne m'intéresse pas. Vous n'aimez pas le fossoyeur, je sais. Il vous éventre, dérange vos meubles et vous cimente. Votre nouvelle cicatrice ? C'est pour combien de temps. Vous n'aimez pas non plus les fossoyeurs littéraires, ceux qui couchent avec vos locataires. Cela vous enlève un peu de votre superbe, de votre inaccessibilité. L'érotisme de certains littérateurs nécrophiles émerge de vos pierres, quelquefois, dans ces saisons où l'on meurt peu et où tel rêveur vient s'asseoir sous le saule qui vous ombre, vestale végétale à rebours et qui vous garde au frais. Ce rêveur qui couche forfaitairement avec quelqu'un de vos récents clients, cueilli à la fleur de l'âge dirait-on dans votre jargon lapidaire, voilà qui me surprend d'abord et qui, lorsque je me fais à cette idée en élaguant toutes les mauvaises branches des morales subversives ou endormantes n'a de cesse qu'on me rende rêveur à mon tour car alors je vous sens complice d'un crime et j'aime cette imbrication.



Les Copains d'la Neuille

Les Lettres non postées, un livre rêvé

Quand le chanteur le cœur usé par sa chanson / Vient demander son bien au langage commun. (JEAN MARCENAC)



À partir de 1953, Léo Ferré anime, sur les ondes, hebdomadairement, une émission intitulée *Musique byzantine*, qui lui vaut un courrier nombreux. C'est au sujet de cette correspondance qu'il déclare à Claude Obernai « (...) avoir une émission de radio est la chose qui rend le plus rapidement misanthrope. *Musique byzantine* [m']apporte tout de même une trentaine de lettres capables de [me] réconcilier avec les autres. [J'ai] été surpris de constater que, dans l'ensemble, les gens sont plus cultivés qu'on ne le croit ».

« On m'écrit très peu. Presque toujours des lettres médiocres. Aucun intérêt. Les gens bien sont ceux qui ne m'écrivent pas » déclare-t-il seize ans plus tard, sans ambages, toujours en réponse à Claude Obernai, et pour la même publication.

Loin de ces rapports d'amour mêlé de détestation qu'il entretient avec le courrier, lui, s'est plu à écrire de drôles de lettres dans une prose incomparable. C'est une œuvre qu'on ne connaît pas assez et qui aurait pu constituer un tout remarquable.

Le projet

En 1961, Ferré répond à la revue *Chansons* : « J'ai deux livres en préparation : *Benoît Misère*, qui sera un roman et *Lettres à un jeune musicien* qui me permettra d'exprimer ce que je pense des musiciens en général et des musiciens contemporains en particulier ». En 1962, il chante au théâtre de l'ABC, 11, boulevard Poissonnière à Paris (Central 19-43). Après son triomphe de l'année précédente à l'Alhambra et la parution d'un ouvrage de Gilbert Sigaux, avant sa toute prochaine entrée chez Seghers dans une collection plus que prestigieuse, ce spectacle est attendu et la presse est nombreuse. « Complet partout » prévient un panonceau, sur le trottoir. Au cours d'une interview, Ferré annonce à Charles Dobzynski son intention de publier prochainement deux ouvrages. L'un, dont le titre, *Lettres non postées*, est déjà choisi, consiste en une série de « lettres écrites à des correspondants inconnus, ou même à des objets inanimés, et qui ne sont jamais parvenues à leurs destinataires ». On le voit, le projet des *Lettres* a évolué : il ne s'agit plus uniquement de les adresser à un jeune musicien.

Il se trouve que l'éditeur René Julliard, qui avait retenu *Lettres non postées* et le roman *Benoît Misère* – c'est le second volume – sur manuscrit, est mort peu auparavant, le dimanche 1^{er} juillet 1962. Léo Ferré l'avait connu lors de « l'affaire Minou Drouet ». Et rien, finalement, ne se fera. Seul, *Benoît*

Misère verra le jour, en 1970, chez un autre éditeur, Robert Laffont, après avoir failli être imprimé par Léo Ferré lui-même, qui le typographiait encore en janvier 1968, comme l'atteste sa chronique *Je donnerais dix jours de ma vie*. Les *Lettres non postées* ne seront jamais rassemblées en volume du vivant de leur auteur. Il s'agit donc d'un livre mythique, d'un livre rêvé.

Quelques pièces connues

Un livre rêvé qui est cependant partiellement connu car, depuis cette annonce malheureusement sans lendemain, douze textes ont été édités, dont certains plusieurs fois, sans aucun ordre particulier.

On a pu lire en effet, dans le premier volume des « Poètes d'aujourd'hui » consacré à Léo Ferré, *Lettre au miroir* et *À la folie*. Dans *Il est six heures ici... et midi à New York*, une plaquette au format tout en hauteur, imprimée par Léo Ferré à l'enseigne de ses propres éditions, on trouve *À mes lunettes*, *À un jeune talent*, *Au Tout-Paris*, *À un directeur de music hall*, *À une lettre anonyme* et *À %, imprésario*. Dans les *Poésies* illustrées par Jacques Pecnard, publiées en tirage de luxe par les éditions du Grésivaudan, on voit figurer *Au Tout-Paris*, *À mes lunettes*, *À un jeune talent*, *À un directeur de music hall* et *À une lettre anonyme*. Dans le recueil *La Mauvaise graine*, figurent *À mon habit* et *Lettre à la mer*, ainsi qu'une nouvelle fois, *À la folie*. Dans l'ouvrage *La musique souvent me prend... comme l'amour*, est encore donné *À mon habit* ; on y trouve également *À un jeune musicien* (survivance du projet initial), texte inclus dans le corps d'une émission de radio de 1980. Dans le n° 8 du bulletin d'informations *Les Copains d'la Neuille*, daté printemps-été 2005, a paru *Lettre à l'ami d'occasion*. Enfin, dans l'album de photographies d'Alain Marouani à paraître en 2006, on trouve encore *Lettre au miroir*.

Il s'agit de proses qui, lyriques ou caustiques (parfois même, ce sont de franches mises en cause), rassemblent plusieurs caractéristiques de style et de pensée de Léo Ferré. Tout son art est dans ces quelques pages. La prose est de haute tenue et l'expression poétique toujours présente. Se manifeste là son sens du raccourci. Évidemment, métaphores et absence de concessions se mêlent à une extrême sensibilité comme à l'expression d'une enfance conservée.

L'auteur s'adresse ici, finalement, au monde entier. Il interpelle – quelquefois, il somme – les hommes, les choses, les éléments. Héler un personnage, lui dire « tu » ou « vous » et conduire simultanément l'action est pour le romancier, par exemple, un exercice périlleux. Dans la tradition épistolaire que Ferré renouvelle et dépoussière, tout en développant jusqu'au bout son propos, il toise ou invoque le supposé correspondant, ce qui ne semble pas être une difficulté majeure pour le musicien, qui possède évidemment la maîtrise du rythme.

Ferré n'a jamais connu de frontière entre sa vie et son œuvre ; les *Lettres non postées* sont, sur ce point, révélatrices. La vie et le métier d'artiste, dans ces douze textes « rescapés », sont indissociables. *Au Tout-Paris*, *À un jeune talent*, *À un directeur de music hall*, *À %, imprésario*, mettent en scène les personnages qu'on croise dans une

vie professionnelle, et Léo Ferré leur dit leur fait.

Dans *Au Tout-Paris*, les personnes visées sont celles qui auraient « renvoyé leur carton en rayant la mention inutile : Je n'assisterai pas » – mais il se serait agi d'être présent, précisément, à des dates vraiment particulières : 1789, 1848, 1871, 1968. « Vous êtes du Tout-Paris et de toute la Viande qui sent un peu », écrit Ferré.

Le texte *À un jeune talent* est relativement bref et ce que recommande Ferré n'étonnera pas. Il s'agit finalement de se comporter comme lui : « Soyez dans la marge », « Ne prenez jamais de conseil de personne » et surtout : « Soyez orgueilleux. L'orgueil, c'est la cravate des marginaux ».

À un directeur de music hall est bref et brutal. L'homme en question n'est pas nommé mais l'allusion est transparente. On relève entre bien des propos peu amènes : « Vous avez vieilli, on vieillit tous, me direz-vous, moi aussi, mais chez vous c'est indécent ». *À %, imprésario* rappelle au monsieur en question qui fait quoi dans le monde du spectacle et l'invite à ne pas confondre les rôles : « Vous me faites penser à un maître d'hôtel qui oublierait chaque soir de se mettre en livrée pour servir ses clients. En augmentant le chiffre de votre %, vous finissez par ne plus savoir qui est le servi et qui est le serveur. (...) Et puis, apprenez à dire merci, comme les domestiques. C'est bien le moins que vous devez aux imprudents qui vous font vivre ».

Il y a aussi, là, l'autre côté de la célébrité, certains aléas de la notoriété qui impliquent une réponse cinglante (*À une lettre anonyme*). Ce texte répond à une lettre comme en reçoivent quelquefois les artistes. Léo Ferré, qui n'a jamais supporté le manque de courage, ne pouvait rester sans réagir face à un anonymographe. Il a donc rendu publique sa réponse à défaut de pouvoir l'adresser directement à son destinataire, encore qu'il eût mieux aimé, lui dit-il, « vous dire par le fouet ce que vous me contraignez à vous faire savoir par la grâce de la typographie ».

Tout, ici, est morsure et dégoût envers la petitesse et cette particulière attitude, fût-elle une maladie, qui consiste à ne pas signer ses envois. Dès le début du texte, il est question de s'abaisser (« cloportes », « plume d'égoutier »). Pour l'auteur de la lettre anonyme, ne demeure que le trait du mépris. Comme souvent chez Léo Ferré, les mots et les idées en entraînent d'autres. Ainsi, l'utilisation du terme « poulet » appliquée au courrier en question l'emporte vers des considérations qui, de « manières policières » en « flic », le fait conduire l'auteur anonyme au Quai des Orfèvres où, l'assure-t-il, « on ne vous convoquera pas. On vous recevra ». Là-dessus, Ferré revient à son propos, s'attachant à traiter la lettre, partie « où vous pensez » mais pas oubliée, comme elle le mérite (« certains graffiti qu'on peut lire dans certains lieux », « les cabinets publics », « votre obole », « votre "contenu" », « les odeurs particulières ») et cela ira, sans modulation, jusqu'à la fin où, il ne faut pas s'en étonner, apparaît encore la notion d'homme debout et d'homme à terre. Dans toute l'œuvre de Léo Ferré, dans ses propos tenus lors d'entretiens, cette obsession qui est la sienne de se tenir droit et libre est présente. Une attitude pleine de cet orgueil dont il disait qu'il le tenait debout, un maintien de sei-

gneur qu'accusent les fréquentes allusions à un secrétariat et à des employés (faites uniquement pour accentuer encore le mépris hautain de l'artiste face à l'abjection et à la couardise), dominant ce texte vengeur qui, par son sujet, par son ton, aurait pu n'être pas littéraire. Il n'en est rien. Chez Léo Ferré, c'est une constante, la qualité du style est toujours là et, même lorsqu'il s'agit de textes de circonstance, chacune de ses compositions est écrite, à proprement parler.

À l'opposé, *À mes lunettes*, un des textes les plus brefs, est écrit sur un ton plus intimiste. Il évoque le temps où Ferré devait en chausser constamment et, en même temps, la jeunesse, les femmes dont Ferré a toujours été persuadé qu'elles ne l'avaient pas aimé à cause des verres qu'il portait : « Les femmes n'aiment pas cette superstructure de visionnaire, elles ont l'impression d'être vues deux fois ».

À la folie, qui n'est pas une lettre écrite à la folie comme pourrait le laisser supposer le titre, est un magnifique texte d'amour. Ferré s'y présente comme un mot, le mot « croup », maladie mortelle pour les enfants, qui n'a plus cours. Il est délicat d'évoquer ce mélange de souvenirs, de métaphores, de vers et de prose dont certains passages sont à la limite de la préciosité. Le mot, d'ailleurs, est écrit : « Nous sortîmes par vos masques, lentement, avec préciosité, et tout penchait autour de nous, les arbres, les plis d'ombres, les roses pâleurs du soleil couchant ». On a peine à détacher du tout des notations remarquables : « Nous marchions ensemble, depuis la dernière glaciation » ou « Nous étions toujours l'un à l'autre, comme deux feuilles accolées d'un papier bible et pour nous séparer il fallut qu'un oiseau des îles infime, petit, petit, vint immiscer son bec entre nos songes ».

Lettre au miroir vient sublimer l'objet domestique, la chose quotidienne, pour déboucher sur de nouvelles interrogations. La présence de l'auteur dans son texte est constante, ce qui peut se comprendre puisqu'il s'adresse à un objet familier. Ce n'est donc pas qu'une figure de style : « Quand je passe devant toi, dans le couloir, tu me renvoies l'image d'un piège : c'est toi l'oiseau et moi la glu, et je me colle à toi, bouche à bouche et la brume de nos haleines n'est qu'une gaze de nausée ». À la clause, cette présence persiste et s'y ajoute un souci métaphysique : « Quand je pense que tu n'as pas encore vu que je me teignais les cheveux ! Tu ne vois donc pas la Vérité ? Au fait, qui la voit ? ».

À mon habit entrecroise le métier (ici, la direction d'orchestre) et la vie (la nostalgie d'un mémorable concert et le temps qui passe). Ce texte non daté, mélancolique et lucide, fut écrit quelque temps après la soirée donnée à l'Opéra de Monte-Carlo, le jeudi 29 avril 1954, au cours de laquelle Léo Ferré dirigea *La Chanson du mal-aimé*, oratorio lyrique qu'il composa sur le poème d'Apollinaire, ainsi que sa *Symphonie interrompue*, écrite en complément de programme à la demande du prince Rainier. S'adressant à l'habit de gala spécialement acquis pour ce moment qu'il n'oublia jamais, Léo Ferré donne un texte typique de sa manière. Aux éléments autobiographiques s'ajoute une dimension quasi métaphysique, désabusée en tout cas, qui se fait jour dans la phrase ultime. De plus, Ferré prête ici une vie aux

objets et leur donne donc de l'amour, cet amour caractéristique de sa vie et de son œuvre, éprouvé pour les gens, les animaux, les choses, et qui fut toujours son seul et unique « programme ». Les métaphores se succèdent, le frac devient « un smoking à l'échelle 20 » ou « l'empereur des habits de soirée », cette seconde image permettant à l'auteur d'enchaîner sur un coup de griffe bien personnel aux autres empereurs, les vrais. Apparition inattendue d'une certaine Denise (Ferré introduit souvent des personnes réelles dans ses textes) qui est vraisemblablement chargée du ménage, mais ne croit pas devoir « réprimander » la poussière, cette poussière qui, chez Ferré, est anarchiste (n'est-il est pas naturel, alors, qu'elle n'en fasse « qu'à sa laine, qu'à ses catons, qu'à ses mèches » ?). On observe là non seulement la vie encore une fois prêtée aux choses, mais aussi la langue de Léo Ferré, réinventée, celle de tous les registres. « Ne vous faites pas de trame », dit-il à l'habit, comme il eût dit : « Ne vous faites pas de souci ». Semblable à la promiscuité de l'artiste dans la foule, voici, avec beaucoup d'humour et de tendresse, celle du frac dans la penderie où se trouvent déjà « des tissus compromis et fatigués ». Puis viennent la hantise de ne jamais plus avoir l'occasion de diriger un orchestre (on sait que Ferré en conduira de nombreux, plus tard, et cette fois sans frac) et l'ironie attristée de la phrase, dite au fripier par l'habit. Habit qui finira, lui aussi, dans l'usure, le temps qui passe et la mort, rejoignant par là la condition de l'homme, omniprésente chez Léo Ferré, achevant ainsi logiquement le fait de s'être vu prêter une vie.

Lettre à la mer, texte daté « En Bretagne, le 20 août 1957 », évoque la fascination d'un méditerranéen devant l'autre mer, celle qui a « fait la croche à Debussy ». On sait qu'un peu plus tard, Ferré achètera une maison fortifiée sur l'îlot Du Guesclin, commune de Saint-Coulomb (Ille-et-Vilaine), entre Cancale et Saint-Malo. De cette déclaration d'amour mêlée d'ironie et mouillée de mal de vivre, on retient toutefois une volonté d'œuvrer au recueil et au-delà : « (...) parce qu'il faut que je t'écrive une lettre qui composera mon livre qui n'est pas encore composé, parce qu'il ne faut pas que je meure avant d'avoir fini ce que j'entreprends aujourd'hui avec toi et avant même d'avoir écrit beaucoup d'autres choses ». Cette belle ingénuité dans l'aveu est remarquable.

À un jeune musicien prend pour cible « l'artillerie dodécaphonique » et l'abstraction dans l'œuvre contemporaine qui « doit être concise, hautaine, à tirage de luxe, voire hors commerce ». Les préoccupations artistiques de Léo Ferré dans le domaine musical sont là, telles qu'il les exprimera ailleurs en de nombreuses occasions.

Lettre à l'ami d'occasion est une adresse à André Breton qui n'est jamais nommé dans le texte, après leur brouille des débuts de l'année 1957, consécutive à la parution du recueil *Poète... vos papiers !* Mais, comme les autres, cette lettre ne fut jamais postée et Ferré, sa vie durant, garda de Breton un souvenir ému, impressionné, et ne manqua jamais de le rappeler. On peut, avec la distance, raisonnablement considérer cette lettre comme un exercice de style, le résultat d'une tristesse, d'une amertume. En aucun cas comme un soufflet : on ne range pas les gifles dans un dossier.